

CAROLINE LAMARCHE

**LA FIN
DES ABEILLES**



Gallimard

— Il serait temps que je meure, sinon je vais vous fatiguer.

— C'est toi qui te fatigues : tu ne t'ennuies pas, toute la journée à ne rien faire ?

— Je ne m'ennuie jamais. J'ai tellement couru toute ma vie que je suis très contente de ne rien faire d'autre que *lire* (elle veut dire écouter les CD).

— Parfait.

— Quand je n'aurai plus rien à faire, je deviendrai enfin bonne.

Ces mots s'échangent sur la terrasse, à l'heure où le soleil décline. Au bord de l'étang, le tilleul est en fleur. D'ici, on n'entend pas la rumeur des bourdons qui, sans faire de miel, ont pris la relève des abeilles.

Ma mère ajoute :

— Papa serait content de voir combien l'orme qu'il a planté a grandi.

Elle ne distingue plus le tilleul, mais l'orme, vaguement. Il a survécu à la maladie qui a décimé les ormes européens. C'est un spécimen d'une variété particulière, au feuillage mordoré qui tranche comme une flamme sur les buissons alentour.

Une autre fois, au retour d'une série d'injec-

tions dans les yeux, elle est témoin d'une apparition inédite. Un arbre rose. Non un rosier de plus, un de ces survivants qui produisent deux trois pétales étiques dans les parterres perpétuellement envahis de mauvaises herbes, non. Un arbre couvert de roses, dit-elle, à peu près à la place du tilleul. Elle en parle avec curiosité, puis avec ce qui ressemble à de l'enthousiasme, pour un peu elle bénirait sa dégénérescence maculaire. Elle décrit l'arbre à roses, elle détaille les délires de son œil malade comme un explorateur le ferait d'un paysage que personne n'a vu avant lui. Elle trouve cet arbre à roses très joli, elle répond même à mes questions : ce n'est pas un rose artificiel, c'est un rose parfaitement naturel, comme dans la réalité.

Hélas, je ne le vois pas, cet arbre à roses. Pourtant j'entends ma mère répéter que, c'est incroyable, il grandit, s'élargit, devient de plus en plus impressionnant : « Il est en train de monter jusqu'au ciel ! »

Histoire du pacemaker de ma mère.

Ma mère nourrissait l'espoir de mourir du cœur dans son sommeil, comme le fit notre père en souriant, ou presque. J'étais venue

passer la journée avec elle. Elle semblait un peu lasse, quoique m'annonçant, en guise de bienvenue : « Je suis dans *Philippe d'Orléans*, frère de Louis XIV, et c'est au fond très sympathique, même s'il était homosexuel. »

Je n'avais pas envie de commenter ce « même si », ni de rester avec elle enfermée à digresser sur ses derniers audiolivres, aussi lui proposai-je de suspendre son écoute et d'aller au jardin. Octobre flamboyait. Nous sortîmes. Il fallait atteindre le banc, ce n'était pas un problème en principe, à l'époque elle marchait encore à mon bras. Mais, ce jour-là, elle soufflait, épuisée, un petit pas après l'autre.

« Je ne sais pas ce que j'ai », me dit-elle, désorientée.

Parvenues au banc, assises enfin, nous buvions le soleil, paupières fermées, elle avec ses grosses lunettes noires, macula oblige.

Et, peu à peu, la voilà me racontant, d'une voix affaiblie mais paisible, des souvenirs de sa jeunesse où surgissaient çà et là les figures les plus douces qui avaient animé notre famille avant de devenir autant de noms sur une pierre tombale. Et ce moment était doux, lui aussi, de manière inédite dans mon existence de fille d'une mère rétive à la tendresse. Une bonté palpable se déposait sur chaque brin d'herbe, chaque pierre, chaque branchette buvant le dernier soleil, elle

caressait les mains percluses de ma mère et les miennes, immobiles comme je l'étais moi-même, aux aguets de ce miracle auquel rien, dans ma vie, ne m'avait préparée : une paix, entre nous, non pas retrouvée mais trouvée, trouvée enfin. La faiblesse de ma mère sous ce ciel pur, bienveillant malgré la saison, en était peut-être la cause, amoindrissant ses défenses coutumières au profit de la mise en scène finale, comme on salue au terme du troisième acte, des êtres les plus chers surgis de son passé : ses grands-parents et parents, ses frères et sœurs, son mari, ses enfants en leur âge tendre, la bonne et brave maison enfin où, jusque-là, on était mort chez soi, au chaud des boiseries et des rideaux surannés. De sorte qu'il me semblait partager, silencieuse à ses côtés, une réconciliation ultime avec sa propre vie.

À ce moment-là m'est revenue en mémoire une petite photo noir et blanc de l'album familial, prise par mon père peu après ma naissance. Ma mère me serrait contre sa poitrine opulente et son regard sur moi était noyé de tendresse. Dire que j'avais bu à ces seins-là ! Inimaginable jusqu'à ce jour d'octobre où je buvais, avec elle, le lait du jour. Pour la première fois nous étions ensemble comme nous l'avions été bien avant que je ne puisse en former le moindre souvenir, sinon par

cette photo d'un âge d'or qui, sur le banc du jardin, se réanimait comme par miracle.

Je me dis alors, et cette pensée était lumineuse comme le jour : maintenant elle peut partir en paix. Ce qui revenait à dire : maintenant je peux la laisser partir en paix.

Je m'en allai en fin de journée, persuadée que la mort viendrait la prendre dans la nuit comme elle l'avait fait pour mes grands-parents et mon père. J'anticipais la chose. Demain Frida m'appellerait, en larmes : « Votre maman est morte. » Cette perspective était paisible : n'avait-elle pas toujours dit qu'elle voulait mourir dans son sommeil ?

Le lendemain, en fin de journée, mon frère m'appela. Il était passé la voir, l'avait trouvée faible, l'avait emmenée à l'hôpital. Le cœur était arythmique, avait constaté le médecin des urgences. Au moment où nous nous parlions, on achevait de lui poser un pacemaker. « Un pacemaker ! criai-je, se rendent-ils compte qu'avec ça elle va vivre encore dix ans ? » Je rappelai à mon frère son invalidité croissante, sa cécité galopante. Lui : « Tu veux la tuer ? » Je lui dis que non, bien sûr, je ne voulais pas la tuer, mais que ma belle-mère à qui l'on avait prédit un mois de vie avec un cœur délabré était toujours là depuis trois ans, s'affaiblissant en douceur, assurée d'une mort miséricordieuse, tandis que pour notre

mère, c'était bel et bien fichu. « Je te préviens, ai-je ajouté sauvagement, il ne faudra pas me mettre un pacemaker à quatre-vingt-neuf ans et neuf mois ! »

Je n'avais ni le temps ni le courage de lui raconter comment notre mère avait, la veille en ma présence, fait ses adieux au monde. C'était, en version affaiblie, le retour de la maman aux abeilles. Précautionneuse, attentive à ne pas agiter l'air, à se retirer sur la pointe des pieds comme on s'éloigne d'une ruche tourbillonnante. Bref, le moment était bel et bien passé et je n'avais pas l'intention de le dire. C'eût été trop pénible d'admettre que les médecins lui avaient, nous avaient volé sa mort. Ce qui avait été confié au chirurgien, ce n'était pas un corps réduit depuis des mois à une quasi-invalidité, ni un visage où les yeux, toujours beaux, n'y voyaient plus, mais l'organe central de l'appareil circulatoire dans son enveloppe de chair posée sur un brancard. Et cet organe il fallait, comme on remplace une ampoule, un joint de robinet, une vanne de radiateur, suppléer à sa défaillance sans s'interroger sur la vétusté de l'installation. Vétusté que j'identifiais parfaitement, étant moi-même issue de cette lignée d'individus qui avaient, par excès d'arthrose, terminé leur vie en chaise roulante.

Les médecins promoteurs de chirurgies lucratives ne se posent visiblement jamais la question

du *kairos*, autrement dit du moment propice où la mort s'approche à pas comptés, presque doux, pour vous emporter avant la déglutition totale, non sans vous avoir averti au préalable par une lumière particulière que je ne puis qualifier, l'ayant partagée avec ma mère, que de *surnaturelle*. Ce jour-là, la nature avait un visage d'air tiède et de feuillage immobile, et moi j'avais été témoin de la délicatesse de l'adieu qu'elle adressait à sa créature, en lequel se blottissait, bien au chaud, mon adieu à moi.

Deux jours plus tard, notre mère avait rejoint sa maison. Aussi manqua-t-elle sa mort. Aussi, par une intervention médicale aussi lucrative que furtive, la douceur s'échappa-t-elle de nos existences. Dix ans est la durée de vie moyenne d'une pile cardiaque. Nous allions donc devoir nous organiser pour tenir jusqu'au terme, désormais ardemment souhaité par notre mère, des cent ans. Des inquiétudes surgiraient, des fatigues, des irritations. La vie allait commencer à tourner à l'envers, suspendue à un petit moteur à l'obsolescence programmée.

À partir de ce moment-là, plus jamais ma mère ne vint dans mes rêves. Ce qui la prolongeait au-delà de l'abandon lumineux décidé par son corps ou par Dieu, cette pile qui fait du cœur un vulgaire métronome, chassa ma mère de mes rêves.

Dans le cabinet de toilette de l'étage où ma mère ne montera plus jamais, sur l'appui de fenêtre, sont posées des revues d'art. Je feuillette toujours la même, *Albert Marquet, peintre du temps suspendu*, souvenir de l'exposition de 2016 au musée d'Art moderne de la Ville de Paris. J'aime l'époque de Marquet et Soutine, des *Gymnopédies* de Satie, d'Apollinaire qui ne cherchait pas la rime, sinon l'intérieure, la discrète. On lit dans cette revue qu'Albert Marquet a perdu ses deux parents à trente-deux ans. Mon arrière-arrière-grand-père était orphelin à vingt-sept ans. Mon arrière-grand-mère a perdu avant même son mariage une mère qui n'aura pas connu sa fille en blanc, ni son corpulent beau-fils, ni le moindre de ses petits-enfants. Mes grands-parents ont tiré leur révérence à soixante-dix, quatre-vingt-trois, quatre-vingt-quatre et quatre-vingt-cinq ans, âges qui laissent à la génération suivante le temps de vieillir en paix. Aujourd'hui, forte de son pacemaker flambant neuf, ma mère compte bien finir centenaire, ce que son cardiologue lui prédit. Jusqu'à présent tout se passe merveilleusement, à grand renfort d'épuisement familial. De sorte que nous serons, si elle se décide à partir à cent ans, décrépits à notre tour et soucieux d'en finir